

Malraux et Trotsky : la rencontre de la Légende et de l'Histoire, Gérard Roche

CLT, numéro 31, septembre 1987.

Il est remarquable que Malraux, comme Breton évoquent, à leur manière, devant la figure historique de Trotsky, le Roi Lear, le personnage shakespearien. Malraux décrit au célèbre critique américain Edmund Wilson « *le côté Lear de Trotsky* » **1**, et parle de la tragique grandeur de sa solitude. En 1938, sur le bateau qui le ramène en France, André Breton tente d'expliquer son « *complexe de Cordélia* » devant l'exilé de Mexico qu'il admire et place sur le même plan que Lautréamont et Rimbaud. Dans *Littérature et Révolution*, Trotsky a écrit à propos des drames de Shakespeare que « *la passion individuelle est portée à un tel degré de tension qu'elle dépasse l'homme, se suspend au-dessus de sa personne et devient une sorte de destin* ». **2**. Malraux, qui n'a pas encore lu ces lignes, mais qui ne les aurait certainement pas désavouées, écrit, un an après sa rencontre avec Trotsky, que la présence de celui-ci « *posait à la pensée l'une des plus fortes questions : le rapport du caractère et du destin* ». **3**

Mais, alors que Breton vient de rédiger avec Trotsky le Manifeste pour un art révolutionnaire indépendant, Malraux, de son côté, a rompu tous les ponts avec l'exilé après une violente polémique à propos des procès de Moscou. Pourtant, Trotsky a exercé une profonde fascination sur l'auteur de *La Condition humaine*. Le souffle qui anime l'Histoire de la Révolution russe paraît à l'écrivain comparable à celui qui anime l'Histoire de la Révolution française de Michelet. Trotsky, c'est « *Michelet moins la générosité [...] Il y a les bras ouverts chez Trotsky. Il y a une fraternité profonde et assez belle, mais c'est la fraternité profonde et assez belle, mais c'est la fraternité, ce n'est pas la générosité* » confie-t-il à Roger Stéphane. **4** Cette fascination est au moins égale à celle qu'exercèrent de Gaulle ou Mao. Mais Malraux n'a pas rejoint le combat politique de Trotsky. De quelle nature est le dialogue qui se noue entre les deux hommes ? Trotsky a-t-il compris la personnalité de l'écrivain et l'originalité de son système de valeurs ? Pourquoi Malraux, en définitive, après s'être approché de très près, non seulement de la personne de Trotsky, mais aussi du programme politique de l'Opposition de gauche au début des années 30, s'en est-il éloigné pour se faire en Espagne le compagnon discipliné du Front populaire, c'est-à-dire d'une politique que Trotsky combattait ?

Ce dialogue, et les relations passionnées et complexes entre les deux hommes font apparaître des convergences incontestables mais qui, en fin de compte, ne doivent pas masquer deux démarches intellectuelles se situant sur un plan différent, et qui révèlent une philosophie et une conception de la vie radicalement différentes.

Malraux, Trotsky et la Révolution chinoise

Il est impossible de parler de Malraux et de Trotsky sans évoquer le débat littéraire et politique soulevé par *Les Conquérants* à propos de la Révolution chinoise. Il n'est pas dans notre intention de traiter ici, de manière approfondie ce sujet qui a fait, par ailleurs, l'objet de nombreuses études.

Malraux a déclaré à plusieurs reprises que les origines profondes de son engagement révolutionnaire se trouvaient dans son expérience indochinoise : « *Tout mon domaine révolutionnaire a pour origine le colonialisme et non le prolétariat. Tout s'est joué sur l'Indochine. [...] Mon éducation marxiste autodidacte, est, elle aussi liée à l'Indochine* ». **5** On comprend, dans ces conditions, pourquoi Malraux a été autant fasciné par les événements grandioses qui secouent le continent chinois vers le milieu des années vingt et pourquoi il choisit de camper les personnages des *Conquérants* sur la toile de fond de la grande grève-boycott de Canton-Hong-Kong qui éclate en juin 1925. Trotsky, alors exilé à Prinkipo, qui, quelques années plus tôt, a mené au sommet de l'Internationale communiste une âpre lutte de tendance sur la question chinoise, est frappé par la qualité du roman. Il salue avec admiration le style « *dense et*

beau » du livre, l'observation « *originale et hardie* » de l'auteur. L'importance du roman tient non seulement à son incontestable valeur artistique, mais aussi et surtout, à ce qu'il offre une source d'enseignements politiques de premier ordre sur l'échec de la grève ; enseignements qui découlent du récit lui-même à « *l'insu de l'auteur* » et témoignent, d'une certaine manière, contre lui. **6** Cette rencontre, inattendue, entre le génie créateur du romancier et le déroulement réel des forces de la Révolution chinoise impressionne vivement Trotsky. Mais l'ancien chef de l'Armée rouge conteste que Borodine représente la psychologie et les traits spécifiques des cadres des bolcheviks. Borodine n'est pas le représentant typique de la génération d'Octobre, il est, au contraire, le type même du thermidorien, un représentant cynique et corrompu de l'Internationale de Staline. Il incarne l'aventurier qui croit pouvoir manœuvrer les masses, alors que « *la révolution ne peut se commander* » ; on peut, seulement, écrit Trotsky, « *donner une expression politique à ses forces intérieures* ». Le fonctionnaire aventurier « *se place au-dessus de toutes les classes de la nation chinoise. Il se croit appelé à dominer décider, commander, indépendamment des rapports internes entre les forces qui existent en Chine* » [...] *il édifie une politique basée sur des équivoques [...], se fait avaleur de sabre et piétine les principes* ». **7**

Trotsky voit dans les principaux personnages des *Conquérants* des symboles sociaux : le vieux Chen-Dai, le représentant de l'aile droite du Guomindang, incarne la « *vieille culture chinoise, traduite dans la langue de la culture européenne* » et craint plus la révolution que le joug des impérialistes anglais. A l'opposé, Hong reflète la masse des opprimés « *qui s'éveille* » mais qui ne trouve pas sa voie par la faute des Borodine et des Garine. Trotsky a bien vu l'originalité de Garine, plus proche du type révolutionnaire que du bureaucrate, mais, dépourvu de formation, c'est un « *dilettante et une vedette de passage* ».

En fait, le dialogue qui s'instaure à partir des *Conquérants* repose sur un malentendu : Trotsky pense que le livre est une « *chronique romancée de la Révolution chinoise* » dont les qualités sont « *corrodées par les outrances de l'individualisme et du caprice esthétique* ». Malraux, qui n'a rien négligé pour laisser courir la légende de sa participation aux événements de la Révolution chinoise en 1926, précise, dans sa réponse à Trotsky, que le roman est avant tout « *une accusation de la condition humaine* » et que l'accent principal est mis sur « *le rapport entre les individus et une action collective, non sur l'action collective seule* ». D'après Malraux, son contradicteur ne voit pas que « *l'optique du roman domine le roman* ». **8** En fait, Garine intéresse Malraux plus que Borodine qui se place sur un plan strictement politique. Au contraire, Garine se situe sur le « *plan humain* » et incarne, face au caractère « *presque mécanisé* » de Borodine, le « *sens tragique de la solitude qui n'existe guère pour le communiste orthodoxe* ». **9** Garine n'est pas marxiste, il ne considère pas le marxisme comme « *un socialisme scientifique* ». Dans *Les Conquérants*, Garine découvre que « *le communisme, comme toutes les doctrines puissantes, est une franc-maçonnerie* ». **10** Auteur dans sa jeunesse d'un ouvrage critique sur la franc-maçonnerie dont il est l'ennemi farouche, Trotsky, qui a également purgé avec intransigeance le P.C.F., en 1922, de ses membres franc-maçons, n'a certainement pas pu lire ces lignes sans sursauter ! Malraux précise ailleurs que la question fondamentale pour Garine « *est bien moins de savoir comment on peut participer à une révolution que de savoir comment on peut échapper à ce qu'il appelle l'absurde [...] en fuyant dans l'humain* ». **11** Il est certain que Trotsky a du mal à comprendre cette dimension métaphysique de Garine qui s'apparente plus au monde intérieur tourmenté de Dostoïevsky qu'à l'univers romanesque d'un Gorky. Garine est au fond un révolté métaphysique. C'est ce qu'a bien vu, selon nous, le critique américain Edmund Wilson qui a remarquablement analysé la fuite existentielle de Garine dans la révolution en comparant le personnage de Malraux à René de Chateaubriand. Garine, « *sombre, torturé, révolté solitaire* », cherche dans la révolution « *ce que René cherchait dans les forêts du Nouveau Monde, s'accrochant désespérément à son bureau de propagande comme Byron s'accrochait à son expédition en Grèce* ». **12** Remerciant Wilson pour sa critique, Malraux ne conteste pas celle-ci :

« Il y a du vrai dans ce que dit Trotsky de Garine et de ce que vous en dites vous-même. Peut-être faudrait-il tenir compte d'une certaine objectivité. Que ce personnage soit marxiste, certes non. Peut-être a-t-il tort, mais c'était ainsi [...] Car il est fort vrai que le rôle joué dans mes livres par l'objectivité

n'est pas de premier plan, et que *Les Conquérants* sont un roman « expressionniste » comme, toutes proportions gardées, *Wuthering Heights* ou *les Karamazov* »¹³

Mais Malraux a choisi de répondre à Trotsky sur un terrain politique. Dans son article d'avril 1931 dans la N.R.F., il affirme qu'en 1925, il était impossible au jeune et faible parti communiste chinois de maintenir une existence autonome. La fusion avec le parti bourgeois nationaliste Guomindang était donc nécessaire. Selon lui, le refus de la fusion avec le Guomindang aurait précipité inutilement le massacre des communistes chinois.

Trotsky est visiblement désappointé par la réponse de Malraux qui lui paraît « *encore plus éloigné du prolétariat et de la révolution qu'il ne l'est en qualité d'artiste* ». ¹⁴ Il ne pense désormais plus que « *l'inoculation du marxisme* », qu'il avait préconisée à Garine dans son premier article, soit nécessaire. La polémique avec Trotsky a très certainement marqué Malraux et l'a influencé.

On peut se demander en effet, si, d'une certaine manière, Malraux, en écrivant *La Condition humaine*, n'a pas voulu répondre à Trotsky ainsi qu'à d'autres critiques, en tenant compte de celles-ci sans toutefois renoncer à l'originalité de sa propre vision des choses.

Avec *La Condition humaine*, Malraux atteint, non seulement un niveau artistique supérieur, mais parvient également à une compréhension plus grande des problèmes politiques de la révolution, comme l'attestent la richesse et la complexité du roman. Malraux s'est plongé, pour écrire son livre, dans l'abondante littérature politique traitant de la Révolution chinoise et a puisé des matériaux considérables qu'il a intégré, selon sa fameuse méthode de « *transfiguration du réel* » qui s'inspire de Balzac. Au cours des années 1930 à 1933 il rencontre à plusieurs reprises des militants de la Ligue communiste, l'organisation française de l'Opposition de gauche, lit leur presse, notamment *La Vérité*, qu'il soutient financièrement de temps à autre, et *La lutte des classes* dans laquelle il a pu lire la lettre ouverte du vieux dirigeant communiste chinois Chen Duxiu qui sera pour lui une importante source d'information et qu'il utilisera dans *La Condition humaine*. Parmi les différentes sources politiques du roman que nous avons découvertes figure l'ouvrage d' A. Neuberg *L'Insurrection armée*, paru en 1931 ¹⁵. Neuberg est le pseudonyme collectif d'une équipe de collaborateurs officiels de l'Internationale communiste. Plusieurs chapitres sont consacrés aux insurrections de Shanghai et de Canton et furent rédigés par l'Etat-major de l'Armée rouge parmi lequel figurait le fameux général Gallen, instructeur en Chine des troupes du Guomindang. La plupart des rédacteurs de l'ouvrage, de même que Toukhatchevsky, étaient en réalité opposés à la ligne officielle de l'Internationale de Chine. La préface des éditeurs mettait d'ailleurs en cause les chapitres en question, dont l'analyse ne coïncidait pas avec la ligne de l'I.C. Malraux trouve dans *L'Insurrection armée* une masse d'informations techniques et historiques sur l'insurrection de Shanghai de mars 1927, mais aussi une analyse politique des raisons de la défaite de la révolution chinoise qui confirme ce qu'il a pu lire dans la presse de l'Opposition de gauche et dans les écrits de Trotsky.

Le mérite revient à Lucien Goldmann d'avoir démontré le premier, à travers une analyse structurale des valeurs dans *La Condition humaine*, l'importance de la « *perspective trotskyste* » du roman. ¹⁶ Dans le conflit entre la communauté révolutionnaire de Shanghai et les envoyés de l'Internationale, dans l'opposition entre la « *valeur trotskysante de la communauté révolutionnaire immédiate et la valeur stalinienne de la discipline* » se dessine l'opposition beaucoup plus profonde entre la stratégie de la « *révolution permanente* » et celle du « *socialisme dans un seul pays* ». Mais, d'après nous, Lucien Goldmann s'est trompé lorsqu'il affirme qu'il est impossible d'établir avec certitude que l'auteur de *La Condition humaine* a été influencé par sa discussion avec Trotsky et qu'en fin de compte, malgré la « *perspective trotskyste* » du roman, la position « *conceptuelle* » de Malraux, au moment où il l'écrit, n'est pas trotskyste, mais au contraire « *assez proche des positions staliniennes* ».

Il nous semble cependant, que *La Condition humaine*, de même que *Les Conquérants*, ne peuvent être réduits à des romans à thèse politique. Trotsky a d'ailleurs très bien compris que Malraux a développé

dans *La Condition humaine* les grands thèmes qui n'ont jamais cessé de le préoccuper : « *la vie et la mort, l'amour et l'héroïsme, l'individualité et la société* ». Dans une lettre à l'éditeur américain Clifton Fadiman, qui lui demande quel auteur français mérite d'être publié aux Etats-Unis, Trotsky écrit à propos de *La Condition humaine* :

« *C'est un roman des destinées humaines et des passions personnelles auquel la révolution communique la force-limite de tension. L'individualiste et pessimiste s'élève en fin de compte au-dessus de l'individualisme et du pessimisme. Seul un grand but supra-individuel, pour lequel l'homme est prêt à payer de sa vie, donne un sens à l'existence humaine — telle est la signification dernière du roman, qui est étranger à la didactique philosophique et qui reste du commencement à la fin une véritable œuvre d'art.* » 17

« *Le vieux de la montagne* »

D'après les témoignages que nous avons recueillis, il semble que ce soit Trotsky qui, dès son arrivée en France, vers la fin juillet 1933, ait demandé à ce que Malraux lui rende visite. Trotsky est véritablement enthousiasmé par *La Condition humaine* et fait part à son entourage de son admiration pour le génie balzacien de l'auteur. Il a l'impression d'avoir converti un artiste à la cause de l'Opposition de gauche. Le 7 août 1933, Malraux arrive dans la soirée à la villa Les Embruns qui « *bourdonnait de disciples* ». Il est frappé d'entendre ceux-ci appeler familièrement Trotsky « *le Vieux* », ce qu'il traduit aussitôt dans son esprit par « *le Vieux de la montagne* » de la légende. 18 Lorsque trente-huit ans plus tard, Jean Vilar l'interroge sur l'impression que fit sur lui le prestigieux dirigeant de la Révolution d'Octobre, Malraux répond :

« *Considérable. De toute évidence, l'égal de sa légende. Il donnait l'impression éclatante du génie. Il parlait très bien le français et avait une éloquence naturelle tout à fait indépendante de l'éloquence politique. Devant lui, on était sûr d'être devant un très grand esprit* » 19

Malraux est aussi frappé par le « *visage d'aigle* » de Trotsky qui, lorsqu'il riait, faisait apparaître « *un visage d'enfant* ». Malraux a raconté, à sa manière, les longues conversations qui se déroulèrent dans la soirée du 7 août et dans la journée du 8 août. Il a précisé par ailleurs qu'il n'a donné de ces longues discussions qu'un compte-rendu partiel dans son grand article paru dans *Marianne* en avril 1934. On trouve, en effet, éparpillés dans son œuvre et dans les interviews, de nombreuses allusions à la légendaire rencontre avec « *l'éblouissant fantôme de Saint-Palais* ». Allusions et confidences parfois fantaisistes, contradictoires ou même sujettes à caution. Il n'est pas possible de nous livrer ici à une enquête minutieuse sur un terrain aussi miné. Il n'est guère surprenant que les entretiens de Saint-Palais roulent sur les principaux problèmes qui préoccupent l'écrivain et qui trouvent chez Trotsky un écho exceptionnel : la création artistique, la culture, la stratégie militaire. Parmi ces différentes questions, il y a la problématique fondamentale de *La Condition humaine* des rapports entre individualisme et communisme. Toute la démarche intellectuelle de Malraux à ce moment-là tend vers un dépassement dialectique de cette antinomie. Malraux fait dire à l'un de ses personnages des Conquérants que « *l'individualisme est une maladie bourgeoise* ». 20 Trotsky, de son côté, a écrit en 1923, mais Malraux l'ignore très certainement, que « *la tragédie de notre époque se manifeste dans le conflit entre l'individu et la collectivité, ou dans le conflit entre deux collectivités hostiles au sein d'une même personnalité* » 21. Malraux questionne Trotsky :

« *Il ne vous est donc pas impossible d'admettre la persistance de l'individualisme dans le communisme ; d'un individualisme communiste aussi différent de l'individualisme bourgeois, par exemple, que celui-ci l'était de l'individualisme chrétien ?* » 22

Trotsky n'écarte pas la possibilité d'un « *individualisme communiste* », d'une résolution dialectique du conflit, mais il reconnaît, en même temps, que les périodes difficiles que traverse l'U.R.S.S., « *celle des*

plans » sont nécessairement défavorables « à tout individualisme même communiste ». Interrogé par Malraux, Trotsky confie qu'il attend du communisme la formation d'un homme nouveau. Pour lui, écrit Malraux, les « perspectives du communisme étaient infinies ». Un an plus tard, à Moscou, Malraux devait déclarer qu'il croyait à la « naissance prochaine, non d'un individualisme, mais d'un humanisme soviétique, analogue, mais évidemment pas semblable à ceux de Grèce, de Rome et de la Renaissance ». 23 Il y avait incontestablement une grande imprudence dans ces affirmations, six mois avant l'affaire Kirov et la sinistre chaîne des exécutions qui allait suivre. Mais, la conviction de Malraux puisée dans la confiance de Trotsky y était certainement aussi pour quelque chose.

Le dernier grand sujet abordé avant de se séparer fut la mort. Alors que, pour l'écrivain, la mort représente une force tragique, métaphysique, celle de l'homme confronté à sa propre destinée, Trotsky répond en matérialiste convaincu. Jean van Heijenoort, le secrétaire de Trotsky a donné de ces derniers instants un tableau émouvant :

« Le soir, avant de se quitter, Trotsky et Malraux partirent à pied dans la campagne. Je les accompagnai. Nous arrivâmes à un promontoire qui dominait l'océan. Le soleil venait de se coucher. Les gestes saccadés de Malraux se profilaient sur le ciel qui s'assombrissait. Trotsky avait les gestes précis, contrôlés, didactiques, de quelqu'un qui explique. Au pied du promontoire, la mer battait les rochers. Le dernier sujet de conversation, ce fut la mort. « Il y a une chose que le communisme ne pourra jamais vaincre, c'est la mort », dit en substance Malraux. Trotsky lui répliqua : « Quand un homme a accompli la tâche qu'il s'est donnée, quand il a fait ce qu'il voulait faire, la mort est simple ». 24

Van Heijenoort raconte qu'après le départ de Malraux, Trotsky ne fit à son entourage aucun commentaire sur ses conversations avec l'écrivain. Le secrétaire de Trotsky en donne pour principale raison l'urgence des tâches politiques du tournant opéré par l'Opposition vers la construction d'une IVe Internationale après la défaite du mouvement ouvrier allemand, dans laquelle la politique de Staline porte une lourde responsabilité. Il n'est pas impossible de penser que Trotsky a peut-être été déçu par l'attitude de l'écrivain ; du moins s'est-il inquiété de son évolution politique qui le rapprochait plus de la IIIe Internationale que de l'Opposition de gauche. Quelques mois après la visite de Malraux, Trotsky demande à l'une de ses secrétaires de ne pas révéler sa nouvelle adresse à l'écrivain, qu'il jugeait « assidûment courtoisé par le P.C.F. » et qui s'apprêtait à se rendre en U.R.S.S.

Cependant, en avril 1934, lorsque Trotsky est menacé d'expulsion par le gouvernement français, Malraux apporte sans restriction aucune son autorité intellectuelle et son soutien financier au comité qui s'est constitué et que préside l'écrivain prolétarien Marc Bernard. Le 4 mai il participe, salle Albouy, à Paris, à un meeting contre l'expulsion de Trotsky. Aux côtés de Pierre Frank, Gérard Rosenthal et Maurice Parijanine, il prononce un discours enflammé qui reprend les grandes lignes de son article paru quelques jours plus tôt dans Marianne.

L'art est une conquête

Jusqu'en 1934, Malraux veut concilier son admiration pour Trotsky avec son engagement aux côtés du P.C.F. qu'il croit être plus efficace dans son combat antifasciste. Ce n'est qu'au cours de l'année 1935, après la parution du *Temps du Mépris* et la tenue en juin de la même année à Paris, du Congrès international des Ecrivains pour la défense de la culture, qu'il prend nettement ses distances, sinon avec Trotsky lui-même, du moins avec l'Opposition de gauche. Lors de son voyage à Moscou de juin à septembre 1934, ses différentes déclarations, témoignent d'une indépendance de pensée incontestable vis-à-vis des thèses officielles de l'Internationale communiste, en particulier dans sa conception de l'art. Sur ce point, il ne fait aucun doute que Malraux se sent plus proche de l'analyse de Trotsky que de la nouvelle théorie du « réalisme socialiste » qui a succédé à l'orientation sectaire de la « littérature prolétarienne » de la R.A.P.P. (L'Association des Ecrivains prolétariens de Russie) dont Trotsky a déjà dénoncé les méthodes de pogromes à l'encontre des artistes et écrivains véritablement créateurs.

Malraux défend, au sein de l'A.E.A.R., des positions originales et très personnelles qui, sans être identiques à celles de Trotsky, offrent néanmoins des similitudes remarquables et qui méritent d'être soulignées. Nous croyons nécessaire de rappeler qu'en 1934, les théories de Trotsky sur l'art et la littérature sont largement méconnues, pour ne pas dire inconnues et que son célèbre ouvrage, *Littérature et Révolution* ne sera traduit en France que trente ans plus tard, en 1964 ! Seuls, quelques fragments ont paru de manière éparse dans *Clarté* et dans *La Vérité*. Breton, au sein de l'A.E.A.R., est alors le seul à s'en être inspiré, d'ailleurs non sans quelque prudence. Mais Malraux a l'avantage de s'être longuement entretenu avec l'auteur de *Littérature et Révolution* de la création artistique. Lorsque Malraux déclare que « *l'art obéit à sa logique particulière, d'autant plus imprévisible que la découvrir est précisément la fonction du génie.* » 25, il est très proche de Trotsky pour qui la création artistique « *obéit à ses lois propres, même quand elle se met consciemment au service d'un mouvement social* ». 26 Pour Malraux, concevoir « *une littérature comme l'application d'une doctrine, ne correspond jamais à une réalité* ». 27. Il refuse également la « *vieille chimère d'un art dirigé et soumis aux masses* ». Comment ne pas penser ici à Trotsky qui a combattu les thèses des partisans de l'art prolétarien et dénoncé leurs « *méthodes de laboratoire* » coupées du mouvement vivant de la création artistique ? La création artistique ne souffre aucune contrainte et a besoin de liberté. Mais, nous dit Malraux, la liberté qui compte pour l'artiste n'est pas « *la liberté de faire n'importe quoi : c'est la liberté de faire ce qu'il veut faire* » 28, Là aussi, l'accord est total entre Malraux et Trotsky, comme il le sera également plus tard, à Coyoacan avec Breton.

Trotsky et Malraux ont une vision commune de la culture et du processus essentiellement dynamique de son appropriation par l'humanité à travers l'histoire. Lorsque Malraux affirme en 1936, à Londres, que « *l'héritage culturel ne se transmet pas il se conquiert* » 29 il fait écho aux paroles de Trotsky qui lui avait déclaré à Saint-Palais que « *l'humanité n'abandonne jamais ce qu'elle a conquis une fois* ». Pour l'écrivain, l'art, comme la culture, est une conquête permanente pour « *transformer le destin en conscience* », c'est-à-dire, nous dit encore Malraux, pour « *étendre jusqu'aux limites des connaissances humaines la nature dans laquelle l'homme puise pour devenir davantage un homme, la possibilité infinie des réponses à ses questions vitales* ». 30 Pour Malraux, « *l'assimilation d'un héritage culturel est, en soi, un acte de création* ».

« *De même que la société bourgeoise replit, en le modifiant par le seul fait que c'était elle qui le reprenait, l'héritage de la pensée féodale, de même le prolétariat reprend, en le modifiant, l'héritage culturel du passé. Une œuvre d'art n'est pas une pierre, c'est une graine qui change avec le terrain où on la fait germer. Mais on peut aider à la germination* ». 31

Ici, la pensée de l'artiste, exprimée de manière poétique, rejoint de façon surprenante celle du grand théoricien marxiste :

« *Pour expliquer plus concrètement l'idée de « période d'édification culturelle » dans le développement de la classe ouvrière, considérons la succession historique non des classes, mais des générations. Dire qu'elles prennent la succession les unes des autres [...] signifie que chacune ajoute son dépôt à ce que la culture a accumulé jusque-là. Mais avant de pouvoir le faire, chaque génération nouvelle doit traverser une période d'apprentissage. Elle s'approprie la culture existante et la transforme à sa façon, la rendant plus ou moins différente de celle de la génération précédente. Cette appropriation n'est pas encore créatrice, c'est-à-dire création de nouvelles valeurs culturelles, mais seulement une prémisse pour celle-ci. [...] Rappelons une fois de plus que la couche supérieure, bourgeoise, du Tiers Etat fit son apprentissage sous le toit de la société féodale ; qu'encore dans le sein de celle-ci, elle avait dépassé, au point de vue culturel, les vieilles castes dirigeantes et qu'elle était devenue le moteur de la culture avant d'accéder au pouvoir. Il en va tout autrement du prolétariat russe en particulier : il a été forcé de prendre le pouvoir avant de s'être approprié les éléments fondamentaux de la culture bourgeoise par la violence révolutionnaire précisément parce que cette société lui barrait l'accès à la culture* » 32.

Au terme de cette démonstration, on peut se demander pourquoi une telle convergence de vues entre les deux hommes n'a pas abouti concrètement à la rédaction d'un manifeste comme ce sera le cas, plus tard, au terme de la rencontre entre Trotsky et Breton à Mexico. A cette question on peut avancer plusieurs explications possibles. La situation politique de l'année 33, où se dessinent les prémices de l'explosion révolutionnaire de 1936 en France et en Espagne, ne ressemble en rien à l'année 38, très noire qui débouche sur Munich. En 1933, la nécessité d'un manifeste et d'un rassemblement des intellectuels pour défendre l'indépendance de l'art ne s'imposait pas. Le fascisme n'en était qu'à ses débuts de la liquidation du mouvement ouvrier en Allemagne et de la chasse à « *l'art dégénéré* ». Mais surtout, un an avant l'affaire Kirov, Malraux et Trotsky n'avaient qu'une bien faible idée de l'étouffement bureaucratique de l'art en U.R.S.S. et une connaissance incomplète des persécutions des écrivains et artistes qui refusaient de se plier à l'art officiel. Mais il y a peut-être une autre raison : il se peut que Trotsky n'ait pas senti chez l'écrivain un accord suffisamment profond sur les questions politiques essentielles pour aller au-delà d'un échange de vues circonstanciel. Les conceptions philosophiques de Malraux étaient sans doute trop éloignées aux yeux de Trotsky du matérialisme dialectique dont Breton, lui, se réclamait ouvertement, ce qui favorisera beaucoup l'accord exceptionnel, en juillet 1938, à Coyoacan. Il ne fait aucun doute que Trotsky a éprouvé un certain malaise devant la quête métaphysique de Malraux, comme en témoigne justement cette lettre qu'il écrit à Breton :

« J'ai suivi non sans intérêt ses premiers pas littéraires. Il y avait déjà en lui, à ce moment-là, un fort élément de pose et d'affectation. Assez souvent on se sentait mal à l'aise devant ses recherches, prétentieusement froides, d'héroïsme chez autrui. Mais il était impossible de lui refuser du talent ». 33

Légende et histoire

On peut comprendre aisément le malaise de Trotsky devant les recherches de Malraux qui se situent sur un terrain plus proche de Dostoïevsky et de Nietzsche que de Marx. Malraux est avant tout un écrivain qui considère que le « *héros de l'histoire est le frère du héros du roman* ». 34 Il veut se situer à la fois dans la légende et dans l'histoire, non sans une certaine ambivalence, comme il l'a souligné lui-même. En fait, la conception de l'histoire chez Malraux prend sa source à la fois chez Marx et chez Nietzsche, avec un penchant incontestable pour ce dernier, qui est « *le plus grand irrationnaliste de son temps* » ainsi qu'il le précise à Jean Vilar. L'irrationnel et la subjectivité nourrissent la légende et interviennent fort peu dans l'Histoire régie par le déterminisme.

L'historien comme l'artiste se trouvent placés devant la nécessité d'une reconstruction du réel ; mais, pour Trotsky, l'historien marxiste doit envisager l'histoire comme une science des lois objectives des rapports humains, il doit s'efforcer de découvrir le « *déterminisme social* » *des événements historiques*. *L'histoire n'est pas un champ clos où se mesurent les documents ou les règles de la morale* ; l'histoire est une science « *non moins objective que la physiologie* ». 35 Malraux, au contraire, se méfie des déterminismes sociaux, il n'a jamais vraiment accepté au fond la théorie marxiste de la lutte des classes et du matérialisme historique, qui lui demeure en partie étrangère. Pour lui, l'histoire est dépourvue de sens a priori : « *Nous ne sommes homme que par la pensée ; nous ne pensons que ce que l'histoire nous laisse penser, et sans doute n'a-t-elle pas de sens* » 36 écrit Malraux. Malraux n'est pas marxiste, même s'il est un admirateur de Trotsky historien de la Révolution russe, l'histoire n'explique pas l'absurdité et la mort qui fascinent les personnages de Malraux, les Garine, Hong, Tchen et Kyo.

Alors que, pour Trotsky, l'histoire de la révolution est d'abord le récit « *d'une irruption violente des masses dans le domaine où se règlent leurs propres destinées* », chez le romancier, la révolution est vécue comme un événement tragique de la destinée de l'homme, lui donnant la possibilité de dépasser l'absurdité de sa condition et de parvenir à la dignité. C'est sans doute la raison pour laquelle il sous-estime la réalité des contradictions dans la révolution, qui se réfractent dans la pensée des individus et dans l'action des partis. A cet égard, il est significatif de voir Malraux s'efforcer de croire que la révolution est une et indivisible, malgré ce qu'il sait de la Révolution chinoise. Dans Marianne, il écrit à propos des masses soviétiques : « *Malgré tout ce qui sera dit, imprimé, crié, la Révolution russe est pour eux un bloc*

». 37 Malraux choisit la Légende et non la réalité de l'histoire. Trotsky, sur ce point, pense exactement le contraire. Malraux a pu lire dans la préface à l'Histoire de la révolution russe la phrase de Trotsky :

« On a souvent cité certain aphorisme de Clemenceau, disant que la révolution doit être prise « en bloc » ; ce n'est tout au plus qu'une spirituelle dérobade : comment se déclarerait-on partisan d'un tout qui porte essentiellement en lui la division ». 38

Nous avons peut-être dans cette conception une explication du choix que Malraux fera en Espagne et de son acharnement à faire taire les divergences dans le camp républicain, pour faire triompher non pas la révolution mais la victoire militaire sur Franco.

La rupture

C'est le drame espagnol et les exécutions sanglantes des procès de Moscou, qui trouvent leur prolongement jusqu'en Espagne même, qui vont être à l'origine de la rupture définitive entre Trotsky et Malraux. Il n'est malheureusement pas possible ici d'analyser ce que fut l'attitude politique de Malraux en Espagne. Nous laisserons également de côté l'analyse de *L'Espoir* qui, sans doute, donne les clés essentielles de cette attitude. Nous nous contenterons de résumer brièvement le scénario de la rupture et ce qui était l'enjeu. Plus que son soutien à la politique du Front populaire espagnol c'est son attitude devant les procès de Moscou qui sera la cause de la violente polémique qui oppose Malraux et Trotsky en 1937.

Le 2 septembre 1936, quelques jours après le premier procès Kamenev-Zinoviev, Léon Sedov, le fils de Trotsky ; s'adresse à l'écrivain :

« Cher camarade Malraux,

Le procès de Moscou et les exécutions qui l'ont suivi sont un des plus grands crimes commis dans l'histoire. Est-il possible qu'un homme comme Malraux se taise ? » 39

Malraux ne répondra pas à l'appel pressant de Sedov, pas plus qu'à celui du Comité pour l'enquête sur le procès de Moscou qui est constitué début octobre par Marguerite Rosmer et Marcel Martinet et que rejoignent Jean Giono, Victor Marguerite et André Breton. Mais après le deuxième procès Radek-Piatkov, en janvier 1937, Trotsky a un besoin urgent du témoignage de Malraux pour démonter les fausses accusations et les truquages du G.P.U., notamment sa prétendue rencontre avec Vladimir Romm en juillet 33 au bois de Boulogne, alors qu'il se trouvait en réalité à Royan. Mais au moment où se met en place, avec d'incroyables difficultés, une commission internationale d'enquête chargée d'entendre Trotsky et que doit présider le vieux philosophe américain John Dewey, Malraux se rend aux Etats-Unis pour une tournée de propagande en faveur du gouvernement républicain espagnol. C'est l'interview que Malraux accorde au journal mexicain *El Nacional* qui déclenche les hostilités avec Trotsky. Pressé par le journaliste de donner son opinion sur Trotsky, le trotskysme en U.R.S.S. et les procès de Moscou, Malraux, déclare que l'on doit faire une différence entre Trotsky, le trotskysme et les trotskystes, en fonction des pays. Quant à la question des procès, il répond qu'en Espagne « se joue le destin de l'humanité » et que l'on doit « laisser de côté les questions théoriques » pour se consacrer uniquement à la défense du peuple espagnol. Il est « quasi criminel », poursuit Malraux, « de perdre des heures et des mois entiers à spéculer sur des choses qui peuvent attendre » [...] parce qu'il est urgent de donner sa vie pour l'Espagne, pendant que le sang de ses fils est versé, par une lutte titanesque contre les forces les plus barbares et les plus inhumaines ». 40

New-York est devenu en février 1937, le centre où s'affrontent partisans et adversaires de la Commission internationale d'enquête. Trotsky croit que Malraux a un rôle à jouer. Peut-être l'a-t-il surestimé. Trotsky est indigné par l'interview paru dans *El Nacional*. Il accuse Malraux de « mener une campagne de défense

du travail judiciaire de Staline-Vychinsky ». 41 Le conflit s'envenime après la réponse de l'écrivain qui assimilait les procès au « *drame personnel* » de Trotsky. L'indignation de celui-ci était à son comble : pour lui il était clair que la mission de Malraux aux Etats-Unis consistait à « *détourner l'opinion publique des impostures et des assassinats gigantesques vers d'autres tâches* ». 42

Dans la sombre tragédie qui se jouait en Espagne et en U.R.S.S., au milieu des forces contraires de la révolution et de la contre-révolution broyant impitoyablement les hommes, la légende et l'histoire ne pouvaient plus faire bon ménage. Il fallait choisir son camp. Désormais, leurs chemins divergent pour toujours, même si l'auteur des Antimémoires conserve au vieux révolutionnaire, au « *Vieux de la montagne* », une place dans son Panthéon imaginaire.

Notes

* Le texte de Gérard Roche que nous publions ci-dessus est une intervention prononcée aux Rencontres internationales André Malraux qui se sont déroulées à Angers du 6 au 10 novembre 1986.

1. Edmund Wilson, *The Fifties, Farrar, Strauss et Giroux*, 1986. Extrait paru dans *Le Magazine littéraire*, n° 234, octobre 1986, p. 26.
2. Trotsky, *Littérature et révolution*, U.G.E., p. 276.
3. A. Malraux, « *Trotsky* », *Marianne*, 25 avril 1934.
4. Roger Stéphane, *André Malraux, entretiens et précisions*, Gallimard, 1984, pp. 157-158.
5. *Malraux à Pierre Galante*, in Pierre Galante, Malraux, Le Cercle du Nouveau Livre, 1971, p. 46.
6. Trotsky, « *La révolution étranglée* », 9 février 1931.
7. Ibidem.
8. A. Malraux, « *Réponse à Trotsky* », N.R.F., avril 1933.
9. A. Habaru, « *A. Malraux nous parle de son œuvre* », *Monde*, 28 octobre 1931.
10. *Les Conquérants*, Gallimard, collection de la Pléiade, p. 148.
11. « *La question des Conquérants* », intervention de Malraux au débat organisé par l'Union pour la Vérité, le 8 Juin 1929, in « *André Malraux* », Cahiers de l'Herne, 1982, p. 34.
12. Edmund Wilson, « *A. Malraux* », *The new Republic*, 9 août 1933, repris dans *The Shores of lights*, New-York, 1979, pp. 566-572.
13. *André Malraux à Edmund Wilson*, le 2 octobre 1933, Ibidem, pp. 573-574.
14. Trotsky, « *De la révolution étranglée et de ses étrangleurs. Réponse à M. Malraux* », 12 juin 1931.
15. Gérard Roche, « *Malraux, Trotsky et la Révolution chinoise. Les thèses de l'Opposition de gauche dans La Condition humaine* », Cahiers Léon Trotsky, n° 15, septembre 1983, pp. 40-70.
16. Lucien Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, Gallimard, 1964.
17. *Trotsky à Clifton Fadiman*, le 9 novembre 1933, in Trotsky, Œuvres, 3, Publication de l'Institut Léon Trotsky, pp. 43-44.
18. A. Malraux, *Antimémoires*, Folio, Gallimard, p. 439.
19. Jean Vilar, « *Un entretien avec A. Malraux* », *Magazine littéraire*, n° 54, juillet-août 1971.
20. *Les Conquérants*, p. 150.
21. Trotsky, *Littérature et révolution*, p. 278.
22. Malraux, « *Trotsky* », op. cit.
23. Malraux, « *Déclaration à des journalistes russes* », août 1934, in « *Malraux* », Cahiers de l'Herne, p.286.
24. Jean van Heijenoort, *Sept ans auprès de Léon Trotsky*, Les Lettres Nouvelles, 1978, p. 81.
25. A. Malraux, « *Sur l'héritage culturel* », discours prononcé à Londres, le 21 juin 1936, *Commune*, n° 37, septembre 1936.
26. Trotsky, « *L'art et la révolution* » lettre à *Partisan Review*, 17 juin 1938, Œuvres, 18, I.L.T., PP. 93.
27. Malraux, « *Discours de compte-rendu du Congrès des Ecrivains soviétiques* », 23 octobre 1934, Cahiers de l'Herne, pp. 289-293.
28. Ibidem.

29. « *Sur l'héritage culturel* », op. cit...
30. Ibidem. Ma
31. A.Malraux, « *L'art n'est pas une pierre* », entretien avec les journalistes soviétiques, août 1934, Cahiers de l'Herne, p. 287.
32. Trotsky, *Littérature et révolution*, pp. 225-226.
33. Trotsky à Breton, 22 décembre 1938, Clé, n° 2, janvier 1939. Reprise dans une nouvelle version dans : Trotsky, Œuvres , 19, pp. 279-281.
34. Malraux, *La corde et les souris*, Gallimard, Folio, p. 176.
35. Trotsky, « *Qu'est-ce que l'objectivité historique* », 15 juillet 1933, Œuvres, 3, I.L.T., p. 101..
36. Malraux, *Les Noyers de l'Altenburg*, p. 141.
37. Malraux, « *Trotsky* », op. cit.
38. Trotsky, « *Préface à l'Histoire de la Révolution russe* » Seuil, 1967, p. 37.
39. Archives de l'Institut Léon Trotsky.
40. *El Nacional*, 1er mars 1937.
41. « *A. Malraux, les procès de Moscou et la Révolution espagnole* », 8 mars 1937, Œuvres , 13,
42. « *Quelques questions concrètes à A. Malraux* », 13 mars, 1937, Ibidem, pp. 74-77.